

pointe du jour, vers Port Colborne. Dès la veille, deux corps de troupes étaient partis de deux directions différentes et devaient faire leur jonction avant d'attaquer l'ennemi. L'un de ces corps, venu de Forest, était commandé par le Colonel Booker, et se composait uniquement de volontaires de Toronto et d'Hamilton. L'autre, venant de l'est, se composait par la plus forte partie de réguliers, et était commandé par le Colonel Peacock, du 166<sup>e</sup> régiment. Le malheur a voulu que le premier corps ait rencontré seul les Fénians à Ridgeway. L'action engagée prématurément se termina au désavantage de nos troupes, qui durent retraiter avec six morts et 40 blessés, dont quelques-uns ont succombé depuis. Les fénians avaient eux aussi fait des pertes assez considérables et se retirèrent de leur côté, afin de n'être point surpris par les forces qu'ils savaient être en marche. De sorte que cette affaire se termina par une double retraite. On a porté plusieurs accusations contre le Col. Booker, mais à tout événement les volontaires se sont conduits avec courage et une sympathie bien méritée s'est fait voir dans tout le pays pour les victimes de cette première bataille, parmi lesquelles se trouvaient plusieurs élèves de l'Université de Toronto.

En même temps on publiait que de formidables masses de Fénians se formaient sur divers points de la frontière; que Cornwall, poste important à cause de nos canaux; Prescott, tête du chemin de fer qui conduit à la nouvelle capitale; Beaubarnais, sur le canal de ce nom au sud du St.-Laurent; St. Jean, ville près de la frontière reliée directement avec Montréal par un chemin de fer, étaient également menacés. Toutes ces nouvelles se répandaient en même temps que celle du combat de Ridgeway. Le dimanche 3 juin, jour fixé pour la grande procession de la Fête-Dieu dans les villes et les villages du Bas-Canada, l'anxiété publique était à son comble. La cérémonie n'en fut pas moins solennelle et empreinte, à Montréal surtout, d'une majesté toute particulière que lui donnaient les circonstances. La procession fut souvent traversée dans son parcours par des cavaliers de escorte des guides porteurs de messages et d'ordonnances militaires. On remarquait le nombre et la tenue imposante des différentes confréries irlandaises rangées sous leurs diverses bannières, et priant paisiblement le Dieu des armées, tandis qu'un si grand nombre de leurs compatriotes venaient nous apporter l'agitation et le danger, tout en se couvrant du zèle de la religion et de la nationalité. Déjà une très-grande partie des volontaires et des réguliers avait quitté la ville, et le soir, au Champ-de-Mars, les commandants militaires passèrent en revue ce qu'il restait de troupes à Montréal. L'aspect de cette revue avait quelque chose d'un peu plus sérieux que celui d'une parade ordinaire, la plus grande partie des soldats devant partir le lendemain même pour se mesurer avec un ennemi dont on avait grandement exagéré le nombre et les forces.

En même temps, de sinistres rumeurs de complots à l'intérieur circulaient, et le lendemain une grande assemblée publique convoquée par le maire, protestait du dévouement des citoyens et décrétait la formation d'une garde civique. Bientôt les troupes régulières et les volontaires furent envoyés à la frontière, plusieurs des postes de la ville et les patrouilles furent confiés à la nouvelle garde, et à la fin de la semaine il ne restait plus que quatre cents hommes de réguliers et de volontaires à Montréal. Cependant la paix publique ne fut pas un seul instant troublée, et l'ennemi, qui comptait sur un soulèvement à l'intérieur, put voir combien on l'avait trompé.

Depuis le combat de Ridgeway jusqu'au huit juin, rien de bien important ne s'était passé sur la frontière. Comme nous l'avons dit plus haut, les Fénians à l'approche des troupes régulières s'étaient repliés sur Fort Erie; ce village, pendant leur absence, avait été occupé par 58 volontaires qui firent 61 prisonniers qu'ils mirent à bord d'un bateau. Les Fénians arrivant en plus grand nombre, tentèrent de s'emparer du bateau; mais le capitaine poussa au large emmenant ses prisonniers. Pendant ce temps quelques volontaires restés à terre furent faits prisonniers; mais ils furent bientôt mis en liberté; les Fénians ayant dépensé, parait-il, presque tout ce qu'ils avaient de munitions, et redoutant l'arrivée des troupes régulières, traversèrent en toute hâte sur plusieurs bateaux. Le steamer des Etats-Unis le *Michigan* s'empara d'un de ces vaisseaux à bord duquel se trouvaient cinq cents hommes qui furent plus tard mis en liberté sous caution.

Le 8 juin au matin, un corps d'environ 1500 hommes traversa la frontière du Bas-Canada et s'empara de Pigeon Hill, dans le comté de Missisquoi. Se répandant dans les villages et sur les fermes voisines, ils causèrent un très-grand dégât, enlevant bétail et provisions, et tout ce qui pouvait leur convenir. Dans l'avant-midi du 9, une partie du 25<sup>e</sup> régiment, un détachement des carabiniers royaux, quelques compagnies de volontaires et les *Guides* s'avancèrent sur Pigeon Hill en longeant d'aussi près que possible la frontière, afin de ne point permettre aux maraudeurs de s'échapper. Malheureusement, ceux-ci en grande partie, à la nouvelle de ce mouvement, avaient pris les devants, et à peine quelques coups de feu purent-ils être échangés et quinze prisonniers furent faits.

A ces prisonniers s'ajoutent un grand nombre d'autres qui ont été pris depuis dans le Haut-Canada, et qui, après l'affaire de Fort Erie et le départ du gros de l'expédition d'O'Neil, s'étaient réfugiés en divers lieux.

Les mesures prises par le général Meade, envoyé sur la frontière par le gouvernement américain, l'arrestation des chefs Roberts et Sweeney, la saisie d'une grande quantité d'armes et de munitions, ont été sans doute pour beaucoup dans l'insuccès de la petite campagne fénienne; mais l'attitude de nos populations et l'unanimité montrée par notre parlement ont eu leur grande part dans ce résultat.

Soit coïncidence, soit calcul des chefs, l'invasion a eu lieu juste huit jours avant le jour fixé pour l'ouverture de la session du parlement à Ottawa.

Le discours du Gouverneur-général contenait un passage au sujet de la position critique dans laquelle la Province se trouvait, et la suggestion qu'il faisait de suspendre l'*Abolition corps* reçut son exécution le même jour; les deux chambres votant la loi d'urgence et le gouverneur la sanctionnant immédiatement.

La mesure de la Confédération des Provinces a reçu, du reste, une puissante impulsion de tous ces événements, et le gouvernement s'est engagé à faire discuter immédiatement les projets des constitutions locales du Haut et du Bas-Canada, lesquelles diffèrent surtout en ce que le Bas-Canada aura deux chambres et un gouvernement responsable, tandis que le Haut-Canada n'aurait qu'une assemblée législative.

Dans ce moment, où en face d'un changement dans notre constitution d'une part, et des efforts qui se font de l'autre pour nous annexer à la République voisine, la question de la nationalité franco-canadienne se trouve posée plus sérieusement que jamais, il est remarquable de voir avec quelle unanimité et quelle vigueur de sentiment la fête nationale de St. Jean-Baptiste a été fêtée d'un bout à l'autre du pays. Les célébrations dans les villes de Montréal, de Québec, d'Ottawa, des Trois-Rivières, de St. Hyacinthe, ont été aussi brillantes, plus brillantes même que jamais. Les sermons prêchés à Montréal par M. Thibault, à Québec par M. Fabié Pelletier, et à Ottawa par M. le grand-vicaire Laflèche, ont été publics dans les journaux et sont de véritables modèles d'éloquence religieuse et patriotique.

La célébration d'Ottawa a en cela de particulier, qu'elle a pour bien dire cimenté l'union entre l'ancienne population franco-canadienne de la capitale, population qui s'y est implantée et développée dans les circonstances les plus défavorables et les puissants renforts que vient de lui apporter la translation du siège du gouvernement. Des discours patriotiques ont été prononcés par des membres de la législature de l'un et de l'autre parti politique, et la société St. Jean-Baptiste d'Ottawa a été reçue dans les bureaux du gouvernement par Lord Monck, qui s'était gracieusement décoré de la feuille d'érable et muni d'excellentes et bienveillantes paroles.

Nous disions en commençant que les grands événements qui se passent en ce moment en Europe avaient entièrement éclipsé le mouvement fénien.

Une guerre qui sera peut-être longue et qui peut même entraîner comme dans un fatal tourbillon toutes les grandes puissances, vient d'éclater entre la Prusse et l'Italie d'une part et l'Autriche de l'autre. L'Empereur Napoléon a résumé en deux mots l'attitude de la France dans cette nouvelle crise: *neutralité attentive*, a-t-il dit; c'est-à-dire que la France ne promet rien à personne, mais mettant la main à la garde de son épée, se prépare à la tirer à l'heure et au moment où ses intérêts l'exigeront.

"L'Empire, c'est la paix," a dit un jour l'Empereur, et depuis ce temps nous avons eu, indépendamment des *expéditions lointaines* que le bon peuple français paraît tant redouter, deux grandes guerres européennes et une troisième qui commence.

Si l'empereur était sincère; s'il a été entraîné malgré lui dans les deux premières guerres; si, malgré toutes les apparences, il n'est pour rien dans celle qui commence, il faut avouer qu'une fatalité attachée au nom et à la famille des Bonapartes veut que le sang coule à flots sous leur dynastie.

Le genre humain est, du reste, plus éloigné que jamais de cette ère de paix que l'on nous prédisait au nom du commerce et de l'industrie. Le peuple affairé et positif par excellence, le peuple américain, vient de donner le plus éclatant démenti à ces prédictions. Peut-être faudrait-il chercher ailleurs que dans ces moyens matériels et trompeurs les gages de la tranquillité; peut-être Mammon n'est-il pas après tout le vrai dieu de la paix et appartient-il à quelque divinité plus respectable de fermer le temple de Janus.

Mais nous nous apercevons que la Petite Revue se lance dans la mythologie, ce qui plus que jamais est *rococo* et mauvais goût, et cela nous indique qu'il est temps d'en finir.

Comme contraste aux choses belliqueuses que nous avons eues à conter, nous trouvons dans un journal, l'*Echo du Cabinet de Lecture*, trois modestes nécrologies où l'on nous raconte des existences toutes charitables et toutes pacifiques que nous aurions bien aimé à faire connaître à nos lecteurs si l'espace ne nous faisait défaut.

Ce sont celles de deux saintes et très-riches personnes qui ont consacré toute leur fortune et toute leur énergie au soulagement des misères de l'humanité, Mme Quesnel et Mlle Berthelet, et d'un homme admirable qui, pauvre lui-même, trouva le moyen d'être pour les pauvres une seconde Providence, M. Joseph Beaudry, humble vieillard dont le nom sera peut-être un jour vénéré comme celui d'un Labre ou de tout autre de ces illustres inconnus qui vivent dans la mémoire du peuple jusqu'à la consommation des siècles, tandis que tant de glorieuses et tapageuses existences, la passion et la fureur de leur époque, s'engloutissent dans un oubli sans borne et sans remède.

N'y a-t-il pas là après tout le secret de la plus grande justice, de la plus belle égalité, et, tranchons le mot, de la plus légitime démocratie?